Une blessure au poumon ?

Célestin est-il revenu de guerre avec une blessure, ou bien a-t-il été gazé ?

Est-ce cet événement qui est entré dans sa classe et lui a interdit de faire classe comme avant ?

Peut-être. Cela a du aider. Mais pour moi, l'essentiel n'est pas là.

Blessé ou gazé, il rentrait de la guerre. Une sale guerre, comme le sont toutes les guerres.

Personne n'en rentrait la fleur au fusil, pour les rares qui en revenaient.

La der des der. Car plus personne n'avait envie de recommencer.

Alors, bien sur, ce n'était plus possible de parler fort et de dominer la classe de sa voix.

Sans doute. Cela a du être un point d'appui.

Mais, il ne fallait plus non plus former de chair à canon.

Il ne fallait plus formater de bons petits soldats, marchant derrière les zouaves pour abreuver de leur sang les sillons de Lorraine. Il fallait autre chose.

Car plus rien ne serait comme avant. Comme avant cette guerre, où des centaines de hussards noirs faisaient chanter aux enfants des écoles la patrie, la haine du teuton et le retour de l'Alsace et de la Lorraine. Comme avant cette guerre, où tout le monde trouvait normal que les riches restent dans les écoles de riches et les pauvres à la communale. Au front, tout le monde s'était retrouvé dans la même boue. Il fallait autre chose.

Parce qu'il se sentait de la même nature que l'enfant, la nature humaine.

Parce qu'il avait un optimiste espoir dans la vie, dans la société humaine.

Et pourtant, les moyens manquaient cruellement à l'époque, surtout dans les écoles publiques et communales.

Finalement, depuis cette époque, peu de choses ont changé. Les moyens techniques ont évolué. Le temps de l'école s'est allongé au nord et se rétrécit au sud. Les écoles des riches et la communale (quand elle est encore école de l'État, et pas d'un organisme caritatif) des pauvres se font toujours face. La chair à canon, la chair à consommation se manipule tout autant. L'école s'achète et le savoir se vend.

Les sales guerres nous entourent : en Irak, au Kosovo, en Palestine…

Personne n'en rentre la fleur au fusil. Même ceux qui y étaient partis en fanfaronnant.

Mais je ne retrouve pas l'élan de cet optimiste espoir qui avait permis au blessé de chercher à offrir aux enfants les moyens de changer le monde. Il faut toujours pourtant construire autre chose.

Véronique Decker